

LE VALLON QUI PARLE

Ce devait être en l'année 1930 ; j'avais trois ans, quand mon père, homme inventif et appliqué, acquit un grand vélo, pourvu d'un robuste cadre verni de noir. Au niveau de mon regard de garçonnet, j'observais, fasciné, l'assemblage de ces deux roues, aussi hautes que moi, reliées par des tubes métalliques de forme étrange. Je m'attardais parfois devant cette nouveauté, adossée au mur, près de l'entrée de cave. Une question, lancinante, me tourmentait : monter sur cette machine, manifestement instable, comme le faisait mon père, n'était-ce pas risquer de verser de côté, puisque ce drôle de montage n'était stabilisé qu'à l'appui d'un mur ? Ainsi, non seulement je n'osais toucher la chose, mais hésitais à l'approcher, pour ne pas provoquer l'accident dont je risquais d'être victime.

Mon père, bricoleur de génie, avait fabriqué, à mon insu, un petit siège de cuir qu'il avait fixé sur la barre horizontale du cadre, entre selle et guidon du grand vélo noir. «C'est pour toi ! Avoir dit mon père, nous irons rouler tous deux le dimanche matin, par les jours de beau temps ... ». Or, malgré ces propos qui vantaient un loisir partagé, je ne me sentais pas en sécurité, tant le petit siège de cuir me paraissait surélevé et dépourvu d'appui. Il fallut pourtant l'essayer et, malgré mes réticences, je ne sus comment m'y opposer.

Ce fut ainsi que débuta l'épreuve. Mon père enfourcha le vélo, me saisit de ses grandes mains, me souleva par les aisselles et m'assit sur le petit siège adapté. Ma réaction ne s'exprima pas en babil de reconnaissance, mais en cris d'affolement, sur fond de tremblements convulsifs, puis je fondis en larmes.

Des encouragements – ô combien affectueux – me tirèrent peu à peu de mon effroi.

Je sentais deux solides bras m'entourer et voyais, comme un recours, les mains de mon père posées sur le guidon et si proches de moi que mon tremblement finit par céder sur un joyeux réflexe de fou rire, immodéré et décontractant. Ce n'était qu'un essai, mais s'il fut éprouvant, il me fit entrevoir des possibilités méconnues jusque-là. Alors, fier et gaillard, je compris pour la première fois qu'une expérience difficile peut aussi apporter un bienfait insoupçonné.

Mais il y faut la bienveillante initiative d'un autre que soi.

Vint le premier dimanche, à la fois attendu et redouté. Mon père, selon son habitude suivit la messe de six heures du matin. Il revint au foyer vers huit heures, apportant avec lui la traditionnelle brioche, achetée au marché, Place Poterne. Ce

jour-là, le délice de pâtisserie fut relativisé par la préoccupation de rouler à vélo sur une vraie route, juché sur le petit siège de cuir. L'imminence était désormais au centre de la préoccupation. Alors, faisant fi de mes inquiétudes, je lançai enfin la question : "Où irons-nous ?" La réponse fut à peu près celle-ci : " Nous irons jusqu'au vallon qui parle. Nous appellerons et, si tu écoutes bien, tu entendras peut-être la réponse ". L'affaire me sembla trop floue pour en quêtez les détails.

Je fus monté sur le vélo, comme à l'essai précédent. Moins craintif, mais encore fort mal assuré. Et cette fois-ci, nous partîmes pour de vrai. Je me cramponnai sur le milieu du guidon, observant devant moi la roue qui semblait se jouer des bosses et des cailloux de la mauvaise chaussée, entre deux ornières creusées par les charrois agricoles. Les secousses furent cause d'inconfort, jusqu'au moment où nous atteignîmes le bitume de la rue de Lyon.

Là, chaque mouvement impulsé au pédalier accélérerait pour quelques secondes notre avancée vers le sommet. Nous arrivâmes bientôt sur le haut de la ville, puis, la descente obligée que j'aperçus devant nous m'impressionna très fort. Il me sembla devoir tomber sur la roue qui, à l'appel de la pente, tournait de plus en plus vite... "J'ai peur !", criai-je subitement.

"Ne t'inquiète pas, nous allons ralentir!", dit mon père. Et, du bout des doigts, il actionna une sorte de manette, à laquelle je n'avais jusque-là attaché aucune importance. Le résultat fut étonnant. Notre vitesse faiblit aussitôt. Ceci me sembla merveilleux et rassurant pour ma propre survie. Tout était décidément prévu ; je n'avais plus désormais aucune raison d'avoir peur.

Droit devant nous se profilait une route montante que nous allions probablement gravir. "Nous montons le Gandin, dit mon père ; nous roulerons moins vite !" En sens inverse venait un charroi que tiraient deux bêtes à cornes. "C'est une voiture de foin, expliqua mon père, des herbes sèches pour nourrir le bétail pendant l'hiver ». L'homme qui accompagnait l'attelage avait en main une longue perche qu'il semblait vouloir consigner sur son épaule, peut-être pour dominer le service de ses bêtes et les bien maîtriser ? Je compris bien vite que nous étions en face d'une connaissance. L'homme s'arrêta. Soumises, ses bêtes en firent autant, sans même qu'il fût nécessaire de leur en donner l'ordre.

"Salut, Père Brochon !," dit joyeusement mon père.

"Salut, Julien !", répondit l'autre.

Tout en me recommandant de ne pas bouger, mon père mit pied à terre. À deux mains, il assura l'équilibre du vélo et la conversation s'engagea. Ils dialoguèrent un temps qui me parut long. Je ne sais pas tous les arcanes de la conversation, mais je crus comprendre que, pour justifier son charroi, en ce

dimanche-là, le Père Brochon avait eu l'autorisation exceptionnelle de son curé. Les deux hommes échangèrent enfin une formule, apparemment amicale que je pris pour un au-revoir, sauf que les mots n'étaient pas tout à fait ceux que j'entendais habituellement prononcer, en pareille circonstance. Peut-être était-ce un langage propre au milieu des agriculteurs, dont mon père était issu ?

"O-oh-oh !" gloussa le Père Brochon, en caressant de sa perche l'échine de ses bêtes, puis, dans un lourd cliquetis d'essieu brinquebalant, la charretée de foin poursuivit le chemin qui menait à la grange.

En ces temps-là, les automobiles étaient rares sur nos petites routes. Quelques chars à banc, menés par des chevaux massifs et résignés, véhiculaient jusqu'au village, ici une famille paysanne endimanchée, là un agriculteur cravaté, qui se voulait correct à la messe paroissiale. Et, deux ou trois cyclistes apparemment plus alertes que nous, circulaient entre Chazelles et Grézieu, peut-être pour éprouver les joies du plein air ou goûter au plaisir de l'indépendance ? Un salut, empreint de sympathie, s'échangea à proximité de chaque passant. J'étais heureux et fier de constater que, par ici, mon père connaissait tout le monde.

Après le Plateau du Gandin, la route s'enfonce dans le creux de La Jacotte où le paysage devient tout autre. Notre petite ville était maintenant derrière nous. En vue, par intermittences, à mesure que nous avancions, se profilait, entre les feuillus, le village évoqué dominé par la croix d'un clocher que je vis pour la première fois. "C'est Grézieu-le-Marché !", dit mon père, mais nous nous arrêtons ici pour dévoiler la surprise du vallon qui parle, sans qu'il soit nécessaire d'arriver au village." !

Nous descendîmes tous deux de notre siège. Le vélo fut campé au talus bordant le fossé, tapissé d'herbes folles. Et ce fut la confrontation au mystère que j'abordai enfin, pressentant quelque attrait nouveau, mais non dépourvu de certaine inquiétude.

"C'est quoi, le vallon ?", demandai-je. Mon père montra du doigt la colline qui, par-delà les dépressions de terrain, s'étalait dans un bois verdoyant, puis il m'expliqua : "C'est le paysage que je te montre !" – "Mais, je ne vois personne dans la campagne ; avec qui peut-on parler ?, les arbres ne parlent pas, les haies non plus !". – "Écoute bien, ouvre grand tes oreilles, dit mon père. Je vais appeler fort, pour être entendu et, tout de suite, nous aurons une réponse !". Il mit ses mains, en forme de porte-voix devant sa bouche et cria : "Écho !". Je tendis l'oreille

et perçus, dans le lointain, la réponse annoncée, telle que l'aurait formulée une personne interpellée, acceptant le dialogue sur mot de passe : "Écho !"

Alors, un sourire complice se révéla sur nos visages. "Il nous a entendu ; appelle encore, dis-je. Peut-être qu'il ne répond pas à chaque fois, peut-être qu'il parle à d'autres personnes en même temps ou bien qu'il a autre chose à faire !". Mon père accepta ma proposition : "Écho !", cria-t-il de nouveau. La voix lointaine répondit "Écho!", une fois encore. "Tu entends, dit mon père ; il accepte le dialogue. Maintenant, c'est à toi de lui parler. Je suis sûr qu'il sera heureux d'entendre un petit garçon lui adresser la parole ; il s'empressera d'autant plus à répondre. Parle fort, en utilisant tes mains, comme je l'ai fait tout à l'heure et surtout écoute bien sa réponse !" – "Mais que faut-il lui dire ?" – Eh bien, par exemple, demande-lui où il habite ; nous verrons bien ce qu'il répondra !"

Alors, un peu inquiet de questionner l'inconnu, je suivis tout-de-même les recommandations de mon père et lançai au vallon : "Est-ce que tu habites ici ? ", puis je tendis l'oreille pour ne pas laisser échapper la réponse : "Ici !", répondit la voix. Une joie soudaine m'envahit. Il me sembla que mon cœur battait plus fort et qu'une chaleur inconnue montait vers mon visage et rougissait mes joues. Étonné de cet étrange dialogue, je me décidai à poser une autre question pour faire plus ample connaissance d'un étranger aussi séduisant.

"Tu es seul ?". La réponse : "Seul !", empressée comme la première fois, me réjouit d'autant plus qu'il m'assurait présentement n'avoir personne d'autre que moi à qui parler. Je pouvais donc lui confier quelques mots plus intimes. Ainsi je dis, bien fort : "Je suis avec Papa !"

Sa réponse sembla marquer un étonnement. Simplement, il répondit : "Ah!". Tournant mon regard vers mon père qui, de toute évidence, se réjouissait du dialogue, je lui demandai :

"Est-ce que je peux lui dire comment nous sommes venus ici ?" – "Eh bien oui, dis-le lui !"

Je fis de mes mains le préalable convenu et dis, de voix forte pour être bien compris :

"Nous sommes venus à vélo!". Et, marquant de nouveau son étonnement, il répondit :

"Oh!". De plus en plus intrigué, impatient d'en savoir davantage sur le gîte lointain de mon interlocuteur, je questionnai : "Es-tu dans le petit vallon ?" Mon interlocuteur, probablement soucieux de précision, répondit :"le long!".

Mais, tout de même désireux de ne point trop m'attacher à cet inconnu de passage, je fis en sorte de l'informer, par simple politesse : "Il nous faut repartir !"

Alors, comme un ami quittant le site à regret, je perçus une demande de confirmation : "Partir ?" questionna le vallon. Et, par compassion pour lui, afin de justifier notre retour, je criai ; "Il faudra pédaler !" Ce fut son dernier mot; il répondit : "Allez !".

"Eh bien, allons !", dit, en riant, mon père. Or, ce rire joyeux me fit pressentir quelque artifice. Au point de désirer en savoir plus sur l'étrangeté du moment que nous venions de vivre. Montrant du doigt la ferme étalée sur la lointaine prairie, où broutait un paisible troupeau, je tentai une explication : "La personne qui nous a répondu doit habiter cette ferme et les vaches qui sont autour sont peut-être les siennes !". Mon père souriait en m'écoutant mais, aujourd'hui, je crois qu'il souriait de plaisir en suivant l'éveil de son enfant et, sans doute était-ce pour cela que, sciemment, il tardait à révéler le fonctionnement de la chose. Et il avait raison ; ces moments-là sont si délicieux qu'on voudrait les revivre. Avec de petits enfants...

"Tu as remarqué, me dit-il, quand tu viens devant le miroir, suspendu au mur de ta chambre, tu vois quelqu'un passer. Qui est-ce ?" – "C'est moi !", dis-je, avec assurance. –

Eh bien l'écho dans le vallon est comme un miroir, mais il n'est pas pour les yeux ; il est seulement pour l'audition, c'est-à-dire pour que, sans le voir tu puisses l'entendre. La colline boisée que tu vois au loin est un peu comme un obstacle qui, non seulement empêche tes paroles d'aller plus loin, mais encore te les renvoie, comme le miroir renvoie à ton regard ce que tu lui montres, lors de ton passage !"

Il me sembla, tout-à-coup, que je venais de découvrir des existences insoupçonnées mais, s'il en était ainsi, peut-être devrais-je, en grandissant, déceler bien d'autres réalités ...

Mon père dressa son grand vélo, m'assit sur le petit siège et donna quelques impulsions au pédalier puis nous atteignîmes une vitesse qui, cette fois-ci, me parut raisonnable. J'avais compris de nouvelles choses et je n'avais plus peur.

"J'expliquerai tout ça à maman et à mon petit frère !", lançai-je, certain de pouvoir les intéresser en contant l'expérience. Mon père n'ajouta mot ; peut-être en était-il moins sûr mais, ce dont, moi, j'étais sûr, c'est qu'il était heureux...